

MÉLISSA. C'est vrai ça. Pourquoi déjà est-ce qu'on fait la Révolution ?

TIBOR. Pour que l'histoire ne bégaie pas.

MANON. Et qu'est-ce qui "bégaie" selon toi ?

TIBOR. Ben l'oppression. Tu vois bien que c'est une victime finalement, Thomas.

JULIEN. C'est pas une victime c'est un oppresseur.

MAURIN. Je m'en cogne, moi, de la mort de Thomas. Un fasciste de moins ça fait du bien. Là, on pleure parce que c'est Thomas. On le connaît. On sait l'odeur qu'il a. Mais si c'était un fasciste en vrai ? Est-ce qu'on l'aimerait ?

TIBOR. Non mais c'est pas du tout la question, la mort d'un fasciste.

MANON. C'est quoi, "la question" ?

*Temps.*

TIBOR. On ferait pas mieux de reprendre le théâtre ?

PAULINE. Qu'est-ce que tu nous parles de théâtre là ? Après tout ce qu'on a traversé, tu crois que ça ne chamboule pas nos vies plus que ça ? C'est dingue ça, d'être aussi figé ! Se laisser traverser par rien. Un fossile. T'es un fossile, Tibor. Hop la pièce puis c'est fini. Tu crois pas que ça va davantage ébranler nos vies ? T'as pas l'espoir de ça, au moins ?

MANON. C'est rien, "le théâtre" ?

TIBOR. Eh oh. Ça va. Je dis juste qu'à défaut de faire la Révolution, le théâtre peut tenter d'instiller un peu de trouble dans les représentations.

MAURIN. C'est le service minimum, non ?

PAULINE. On a instillé quoi, là ? On peut savoir ? Rien ! Rien de rien ! Tu vois bien : les femmes dans le rôle d'avortées et d'avorteuses, voire d'hystérique paranoïaque avec Manon, Aurélia dans le rôle de l'éternelle amoureuse, et pour couronner le tout, monsieur Tibor Ockenfels qui fait le show politique !

TIBOR. Pourquoi tu donnes mon nom là?

PAULINE. Et qui a eu le rôle du traître?!

TIBOR. Ça te plaît pas, ta partie?! T'as rien eu à défendre? Prends-la, ta place! Vas-y! Fais une impro!

*Temps.*

PAULINE. Je sais pas. Ça va trop vite pour moi. On dit qu'on est révolutionnaire. Mais c'est quoi ce mot, "Révolution"? Depuis le début, on fait les gugusses. Et je ne dis pas que nous n'y croyons pas. Je vois bien que Mélissa et Maurin ils y croient. Et bien sûr, il y a au fond de nous quelque chose qui s'insurge. Et je voudrais bien, moi aussi, être la nouvelle Che Guevara. Mais là, je vois les armes et je me dis je ne sais pas si c'est ça que je veux : aller tout faire péter. Je ne sais pas si j'ai désiré la mort de Thomas. Et ça paraît con, mais je suis encore plus perdue qu'au début. Avec mon désir de Révolution. Je sens bien que le temps se gâte partout, je sens bien qu'il faut se tenir entre nous mais je nous vois là en train de prendre nos sacs de boulons, nos lattes, nos pancartes, je nous vois avec notre prétendue soif d'insurrection, au milieu des céréales du matin, des Chocapic, des bonbons, j'entends Julien qui fredonne une chanson, et j'ai peur, camarades, j'ai mal et j'ai peur, j'entends au loin le bruit d'une tondeuse à gazon, et je me dis ça va être fini, ça, les jours certains, et toutes ces merdes auxquelles je tiens? Ça va être fini, les appels de mon amour dans la nuit? Les chansons cons? Ça va être fini, Aurélia qui me dit : "Elle te plaît mon hermine, Pauline?" Ça va être fini, le temps des copains? Aller prendre une bière dans un bar, manger ensemble un plat de pâtes cramées, refaire le monde en fumant des cigarettes longues et en lisant Bensaïd et Lacan, et en même temps, bouffer une grosse merde de temps en temps? Et je me regarde avec effroi, camarades, je ne sais si ce que j'ai aimé c'est préparer la Révolution, je ne sais si ce que je chéris c'est vivre tout ça avec vous, être emportée dans un élan, mais la vivre non, surtout pas, la vivre en aucun cas, à d'autres la terreur, les affrontements, les coups sur les seins, les yeux qui giclent, les corps qui pètent, et j'ai peur d'avoir fait un peu la maligne, et quoi de plus terrible que de se retrouver dans la position du coq, non, tu vois, ce rôle-là non plus, il ne me plaît pas, Tibor, ni la dinde ni le coq

mais alors quoi ? Et j'ai peur de ne plus rien comprendre du tout à ce que je fais, camarades. Je me dis : "Dans quel affreux Guignol sommes-nous en train de jouer ?" Mais aussitôt j'ai peur. J'ai peur de mon retournement de peur. Je m'insulte, camarades. Je me dis : "Tu es donc lâche, Pauline ?" Je me retourne. Je fais les gros yeux autour de moi : "Qui ? Qui ? Qui m'a fait grandir avec la peur ?" J'essaie de vite trouver un ennemi et ne vois que moi, moi, moi qui ricane et je me sens conne, avec mes habits de révolutionnaire trop grands, conne, avec mes grenades, mes cupcakes, et je me sens seule, aussi, avec ma peur, camarades, même avec vous, je me sens peut-être je le ferai un jour, mais je ne peux pas ici jurer, aller taper n'y arrivent pas, et je me sens bloquée, bloquée, bloquée dans notre histoire, camarades. Et je ne voulais pas du tout dire ça. Non. C'est pas ça. Pas bloquée. Pas juste. Je ne veux surtout pas m'entendre dire ça. M'écoutez pas. Je voulais finir en mouvement. Une fête. C'était bien, ça. Finir sur une fête. Une explosion de joie. Mais ça me semble con, la joie. Pas con. Non. J'aime bien la fête. Mais on ne peut pas en rester là. Il va se passer quelque chose. Là, ça me vient pas mais j'y crois, camarades. Non. Pas ce mot-là. Ça va venir du verbe. Je sais pas. D'un endroit qu'on soupçonne pas. Je le dis pas comme il faudrait. Mais vous voyez bien, non ?! Quelque chose va se retourner ! J'ai eu cette vision, Gaspard, lorsque tu as fait ton poirier. Non, c'est idiot, le poirier. Pas finir sur ce poirier. Non. "Pas finir." Voilà. Ça, que je voulais dire. Ça peut pas finir avec la pièce, notre élan, n'est-ce pas ?